



Du 9 au 17 février 2011

SEULS

Texte, mise en scène et jeu Wajdi Mouawad

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

SEULS

Texte, mise en scène et jeu Wajdi Mouawad
Dramaturgie, écriture de thèse, suivi artistique Charlotte Farcet
Conseiller artistique François Ismert
Assistance à la mise en scène Irène Afker
Scénographie Emmanuel Clolus
Eclairage Eric Champoux
Costumes Isabelle Larivière
Réalisation sonore Michel Maurer
Musique originale Michael Jon Fink
Réalisation vidéo Dominique Daviet
Régie générale et plateau Jean Fortunato
Régie son Olivier Renet
Régie lumière Annabelle Courtaud
Régie vidéo Dominique Mank
Suivi artistique en tournée Alain Roy
Production Arnaud Antolinos

Générique additif Les voix :
Layla - Nayla Mouawad
Professeur Rusenski - Michel Maurer
La libraire - Isabelle Larivière
Robert Lepage - Robert Lepage
Le Père - Abdo Mouawad
Le Médecin - Éric Champoux
L'infirmier - Jean Fortunato
Musiques additionnelles
Al Gondol - Mohamed Abd-Em-Wahab
Habaytak - Fayrouz
Una furtiva lacrima de Donizetti par Caruso
Texte additionnel :
Le Retour du fils prodigue, Luc 15-21 est tiré
de la traduction de la Bible de Jérusalem
Construction du décor :
François Corbal, Éric Terrien, Yann Malik,
Sébastien Grangereau et Benjamin Leroy
Sorrin des ateliers du Grand T à Nantes

Coproduction :
Compagnie Au Carré de l'Hypoténuse
Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry et de la Savoie
Le Grand T, Scène conventionnée Loire-Atlantique
Le Théâtre 71, Scène nationale de Malakoof
La Comédie, Scène nationale de Clermont-Ferrand
Le Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées
Le Théâtre d'Aujourd'hui, Montréal

Durée : 2h

Contact :
Marie-Françoise Palluy
04 72 77 48 35
marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

Seuls.....	4
Wajdi Mouawad.....	5
Entretien avec Wajdi Mouawad.....	6
Notes et Réflexions.....	10
Echos de la resse.....	15
Calendrier des représentations	18

SEULS

Il est devenu une présence essentielle au fil des saisons, par ses récits bouleversants, son monde prodigieux et effroyable, ses sagas magistrales – *Incendies*, *Littoral*, *Forêts*, *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*. Wajdi Mouawad a un pouvoir infini, celui d'une langue façonnée par le rêve et la révolte, par le regard entier de l'enfance. Celui aussi, d'une poésie impérieuse.

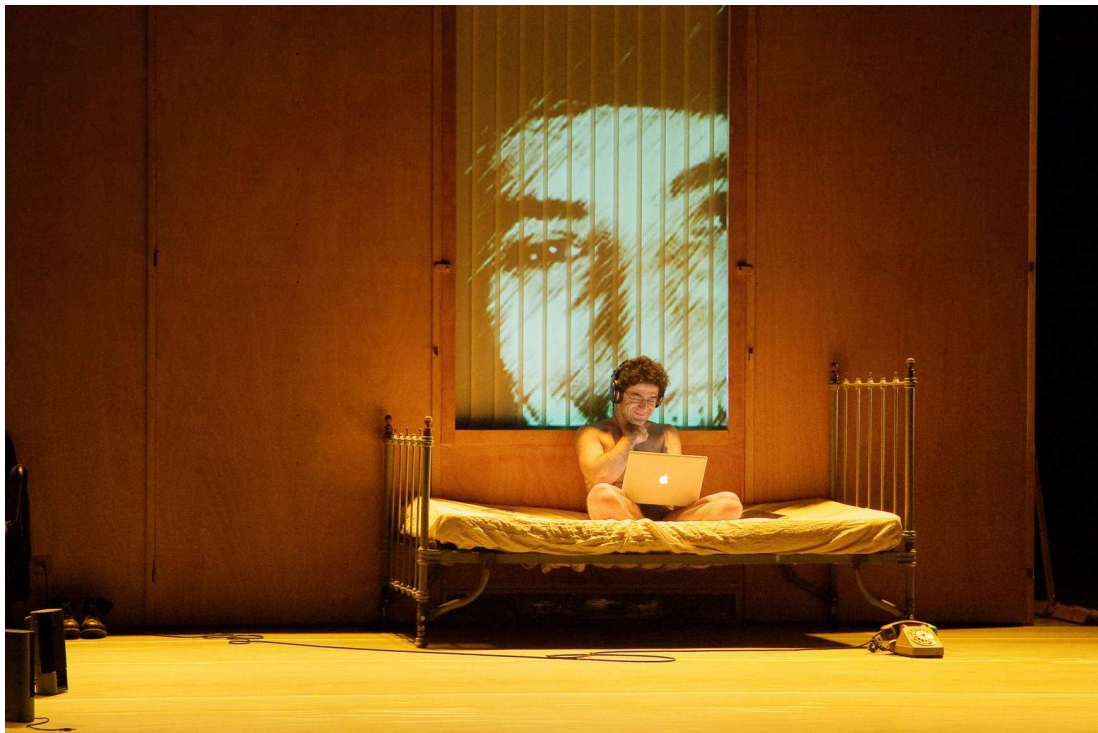


Photo : Thibaut Baron

Libanais d'origine, Français de formation et Montréalais d'adoption, le temps est venu pour ce conteur fabuleux aux multiples vies d'interroger ce que devient la langue maternelle lorsque tout se met à fonctionner à travers une autre langue.

Comment faire, quand pour redevenir celui que l'on a été, il faut redevenir quelqu'un d'autre ? Seul sur scène, il ne pouvait être question d'un autre que lui-même pour incarner Harwan, étudiant montréalais d'une trentaine d'années, se retrouvant enfermé une nuit durant dans une des salles du Musée de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg. La nuit sera longue, vertigineuse. Elle durera plus de deux mille ans et l'entraînera, à son insu, au chevet de sa langue d'origine depuis longtemps oubliée.

<http://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Seuls/>

WAJDI MOUAWAD

Né au Liban en 1968, Wajdi Mouawad doit, à l'âge de huit ans, abandonner sa terre natale pour cause de guerre civile et commencer un exil qui le conduit en France. Il doit cependant quitter la France en 1983, car l'État lui refuse les papiers nécessaires à son maintien sur le territoire, et il rejoint le Québec. C'est là qu'il fait ses études et obtient en 1991 son diplôme de l'École nationale de théâtre de Montréal.

Écrivain et metteur en scène, il crée une première compagnie Théâtre Ô Parleur puis, en 2000, il assure la direction artistique du Théâtre de Quat'Sous avant de mettre sur pied la première compagnie québéco-française, *Abé carré cé carré / Au carré de l'hypoténuse*. Mettant en scène ses propres textes, *Littoral*, *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes*, *Rêves*, *Incendies* et en 2006 *Forêts*, il s'intéresse aussi à Shakespeare (*Macbeth*), Cervantès (*Don Quichotte*), Irvine Welsh (*Tranpotting*), Sophocle (*Les Troyennes*), Frank Wedekind (*Lulu le chant souterrain*), Pirandello (*Six personnages en quête d'auteur*), Tchekhov (*Les Trois Sœurs*), Louise Bombardier (*Ma mère chien*).

Depuis 2007, il est directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa. Travaillant des deux côtés de l'Atlantique, il réunit autour de ses projets de très nombreux producteurs en France et au Canada, mobilisant acteurs français et canadiens. Il réalise un travail unique dont il dit qu'il ne consiste pas "à mettre en scène mais à mettre en esprit", dirigeant "les acteurs pour les amener à trouver un état d'esprit qui leur soit propre, et propre aussi au spectacle dans lequel ils jouent, pour contaminer les spectateurs".

Dans le cadre de ses tournées en France, le Théâtre des Célestins a accueilli Wajdi Mouawad dans ces précédentes saisons. Le public lyonnais a découvert la création *Ciels* et La trilogie *Littoral*, *Incendies*, *Forêts* l'an dernier.

ENTRETIEN AVEC WAJDI MOUAWAD

Votre spectacle s'intitule *Seuls*, au pluriel. Ce n'est donc pas seulement vous qui êtes seul ?

Les choses se sont présentées à moi d'une façon étrange. À l'origine quand je parlais du spectacle, je disais "le solo" puis il a fallu préciser un peu pour des raisons de production. J'ai choisi *Seul*, sans "s". Très vite, je me suis rendu compte que le singulier indiquait obligatoirement qu'il s'agissait de moi. Je trouvais que dans le fait de faire un solo, il y avait le danger d'une sorte d'auto-mise en avant qui ne correspondait pas à mon désir. Je ne voulais pas être dans un théâtre de performance personnelle. Déjà être à la fois l'auteur, le metteur en scène et l'acteur était en soi une exposition conséquente. Je souhaitais donc que le titre puisse indiquer autre chose que ce narcissisme. En rajoutant un "s" au titre, quelque chose d'autre était soudain raconté. Puisqu'il n'y a qu'un personnage sur scène, le titre nomme obligatoirement d'autres identités. De qui s'agit-il ? Le personnage et sa famille ou lui et un autre lui ? C'est nous tous, là, au théâtre, assis ensemble ? Le "s" ouvrait des fenêtres, donnait des possibilités de questionnement, des saveurs et de poésie.

Peut-être est-ce vous et ceux qui ont fait le spectacle avec vous ?

Oui ça peut être ça également... Il est vrai que pendant toutes les répétitions mes collaborateurs artistiques étaient "seuls" face à moi et j'étais alors comme un aveugle sur le plateau.

Comment avez-vous travaillé avec vous-même ?

Dans un premier temps, j'ai répété seul dans un local de répétition où j'ai pu faire des choses que je rêvais de faire depuis très, très, très longtemps, sans me poser de question. La deuxième étape correspond à un travail sur l'adresse. Comment parler et à qui ? L'idée du téléphone, que l'on retrouve dans le spectacle, entre autres choses, m'a mis sur la piste pour trouver la forme du spectacle, ce quotidien extrêmement banal que j'ai installé sur le plateau. Un quotidien banal qui peut contenir des signes poétiques si on sait le regarder attentivement. La langue ne fonctionnait pas dans le registre qui m'était habituel, c'est-à-dire le lyrique, le poétique, l'alambiqué et le bavard. J'ai donc élagué au maximum pour trouver la forme d'une expression banale, une expression où les mots sont justement "seuls" : "bonjour", "toi", "seul", "non"...

Pourquoi avez-vous choisi de faire un solo vous qui êtes plutôt habitué à mettre beaucoup d'acteurs sur scène ?

Après *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*, j'avais envie de me retrouver seul dans un local de répétition pour "faire", sans pression.

Avec *Forêts* j'avais aussi le sentiment d'être arrivé à un endroit que je ne pouvais plus explorer davantage. J'avais été au bout de mon désir de dilater le temps, de rechercher l'affect et de témoigner du brûlant des sentiments. À force de plier et de déplier mon théâtre, j'avais la sensation que j'allais nécessairement me répéter et devenir prisonnier d'une démarche et d'un "savoir faire". Cela a coïncidé avec l'émergence d'éléments plus

ou moins disparates qui ont éveillé ma conscience et mon envie de faire ce spectacle. L'événement le plus important ayant été une visite au musée de l'Ermitage.

J'ai découvert ce tableau du *Fils prodigue* de Rembrandt, je l'ai ensuite contemplé régulièrement jusqu'à m'apercevoir que la mère était absente du tableau et sans doute morte, ce qui expliquait que le père pose ses deux mains sur son fils, étant devenu à la fois le père et la mère. En progressant lentement, pendant près d'un an, dans ma réflexion sur le tableau, je me suis demandé si ce fils parti depuis tant d'années, parlait encore sa langue maternelle ? Or il se trouve que je ne parle plus l'arabe depuis vingt ans... Ainsi cette réflexion, cette pensée en mouvement, a créé une onde qui me revenait sous forme de sensations très personnelles comme si je découvrais des trésors anciens, enfouis, qui ressurgissaient.

Il y a eu d'autres éléments capitaux, comme le théâtre de Robert Lepage et mon envie de lui "rendre hommage" en rompant avec cette manie qui consiste à attendre que les artistes soient morts pour leur rendre un hommage. Enfin, lors d'une conversation avec mon père et ma sœur où ils évoquaient des événements qui se sont déroulés lors de ma petite enfance et dont je n'avais aucun souvenir, j'ai appris que pour me faire plaisir on m'offrait des crayons de couleurs et de la peinture et que jusqu'à notre départ du Liban, à l'âge de neuf ans, je manifestais vivement le désir d'être peintre... Je me suis donc demandé où tout cela était passé et il m'est apparu très clairement que je ne pouvais plus peindre en arrivant à Paris car nous avions un tout petit appartement et que l'urgence était d'apprendre le français. Ainsi la perte de la langue maternelle s'est liée, avec violence, à l'abandon des couleurs.

Vous ne parliez pas le français au Liban ?

La guerre rendait les années scolaires tellement aléatoires que je n'ai rien appris du tout, encore moins le français. Lors de notre premier exil, entre Beyrouth et Paris, il a donc fallu apprendre très vite cette langue nouvelle et perdre cet accent arabe qui, à l'époque, en 1978, n'était pas très à la mode à Paris. Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir de la manière dont s'est fait cet apprentissage. Je me souviens que je ne parlais pas le français, puis je me souviens que je le parle : entre les deux un trou.

C'est la conjonction de toutes ces réflexions qui vous a mené à *Seuls* ?

C'est la rencontre entre la sensation et le sens, entre le percept et le concept, comme le dit Deleuze, qui m'a donné l'impulsion. Quand je me suis trouvé devant le tableau de Rembrandt, il y avait une telle évidence que je me suis aperçu que j'étais en train de passer totalement à côté de ma vie.

J'ai donc voulu rentrer dans le tableau pour retrouver mes sensations d'avant. J'aurai même voulu m'intéresser à son *Sacrifice d'Isaac*, qui est exposé face au *Fils prodigue*, sur lequel un père sacrifie son fils. Mais le spectacle aurait alors duré 12 heures...

Votre spectacle est-il biographique ?

Le réel ne suffit pas pour faire un tel travail. Je fais un théâtre ludique car je joue pour celui que j'aurais pu devenir. Ce n'est pas moi qui suis sur scène, c'est vraiment l'autre qui n'a pas existé, un autre que j'affectionne énormément mais dont le destin aurait pu être tragique. Je n'ai aucun scrupule et j'utilise tout ce que j'ai autour de moi pour travailler.

Dans le spectacle, c'est la voix de mon père, celle de ma sœur, celle de Robert Lepage... On n'est pas uniquement dans le rapport acteur-texte mais dans un domaine où le son, l'image, la musique et le texte parlé constituent une écriture sous forme polyphonique.



Photo : Thibaut Baron

Comment vous situez-vous aujourd'hui par rapport à vos exils successifs ?

La question "d'où êtes-vous ?" n'a plus de sens pour moi et la seule question à laquelle je peux répondre c'est "où êtes-vous le mieux ?". Quand je réponds, je ne le fais pas par rapport à des éléments culturels ou politiques mais par rapport à des éléments sensoriels. J'aime les endroits où il y a du soleil, des fruits et des légumes, où je peux me promener. Je fais du théâtre au Québec ou en France sans problème, je ne vois pas de différences politiques entre les états occidentaux... Il ne reste donc plus que ces éléments sensoriels pour déterminer mon plaisir d'être quelque part. En fait, si cela était possible, j'aimerais pouvoir dire " je suis libanais" comme certains peuvent dire "je suis juif". Il y a trois millions de Libanais au Liban et onze millions hors du Liban. La diaspora existe aussi mais elle n'est pas possible car les Libanais n'ont pas cette conscience- là, ils ne se sont pas rassemblés autour d'un Livre, d'une mémoire. Pourtant, pour en avoir rencontré sur les cinq continents et dans toutes les langues, je sais qu'il y a mille façons d'être libanais, comme il y a mille façons d'être juif. Les Libanais ont parfois un rapport de méfiance les uns envers les autres qui passe par le nom, puisque nos noms ramènent chacun d'entre nous à son village, à sa confession, à son territoire, à sa façon de vivre, à sa tradition. L'identité libanaise est comme une matraque qui s'abat sur vous et à laquelle vous ne pouvez pas échapper.

Seuls est-il le moyen d'échapper à ces questions ?

C'est surtout le moyen de rompre avec ce qui a précédé, avec *Littoral*, avec *Incendies* et avec *Forêts*. Si le mot n'était pas trop fort je dirai que c'est une sorte de suicide, une volonté d'arrêter mon "robinet" à mots. Renverser la machine, pouvoir rester dix minutes sur scène sans parler, oser aller dans des endroits dangereux pour moi, le lieu des non-dits. Je suis venu réclamer un dû, je suis venu pleurer pour l'enfant qui n'a pas pu pleurer, en espérant que les spectateurs accompagneront cette démarche et retrouveront aussi quelque chose de leur propre enfance.

Mais l'adulte est toujours présent dans votre spectacle ?

Toujours et de la même façon que l'enfant était présent avec l'adulte. Ils sont indissociables.

Vous semblez avoir beaucoup aimé les "coups de théâtre" pour construire ce spectacle ?

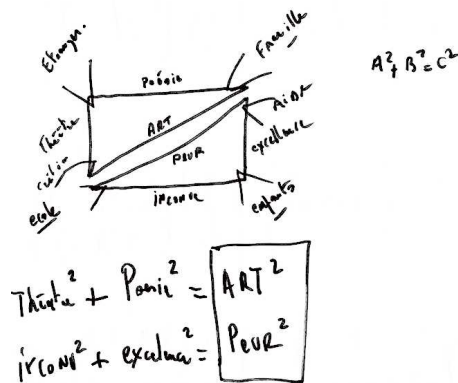
Oui, car je suis très attaché à la narration et aux revirements à l'intérieur de cette narration. Étrangement, le coup de théâtre permet la cohérence, cette cohérence qui n'existe pas dans la vie. Le théâtre est un jeu qui permet de ne pas se prendre au sérieux tout en permettant de changer la vie. Le coup de théâtre, lui, est un jeu dans le jeu. C'est comme une bonne blague.

Quand vous avez reçu un Molière vous avez adressé un texte perçu comme très violent ? Pourquoi ?

D'abord parce que je ne crois pas au titre de meilleur auteur, ça ne signifie rien à mes yeux ; ensuite parce que je suis vraiment agoraphobe. Je n'interdis à personne de se réunir pour se congratuler mais je ne veux pas qu'on m'oblige à y participer. Ma place est ailleurs. C'est tout ce que j'ai voulu dire.

Propos recueillis par Jean-François Perrier en février 2008

NOTES ET REFLEXIONS



Depuis plusieurs années, chaque étape du travail de Wajdi Mouawad marque un rapprochement entre les pratiques théâtrales en France et au Québec. La création de *Littoral* en 1997 à Montréal lui offre l'opportunité d'une tournée française qui conduira la jeune équipe québécoise jusqu'au festival d'Avignon. *Incendies* est créé en France, avec une équipe totalement québécoise et une coproduction entre théâtres français et québécois. Avec *Forêts*, en 2006, la collaboration devient aussi artistique, réunissant interprètes, concepteurs, équipes de production partagées entre la France et le Québec. En 2009, le processus se poursuit : le quatuor formé de *Littoral*, *Incendies*, *Forêts* et *Ciels* réunit pendant deux saisons soixante personnes françaises et québécoises. En 2005, Wajdi Mouawad fonde en France Au Carré de l'Hypoténuse et au Québec Abé Carré Cé Carré, compagnies de création.

Au carré de l'Hypoténuse

C'est pour explorer de nouvelles méthodes de travail et s'enrichir d'expériences différentes que Wajdi Mouawad a implanté une partie de son aventure artistique en France. Dans la perspective de la création du spectacle *Forêts* est donc née l'initiative de monter une structure française. L'histoire du spectacle se situant des deux côtés de l'océan, il semblait naturel que l'équipe artistique et administrative soient envisagées de la même manière. La compagnie emprunte son intitulé aux mathématiques de Pythagore, en référence au théorème homonyme : dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés.

Abé Carré Cé Carré

Fondée par Wajdi Mouawad et Emmanuel Schwartz, la compagnie prend sa source dans les envies de ses deux directeurs artistiques en leur permettant une liberté quant à la création et la production des spectacles. Ces deux comédiens-auteurs-metteurs en scène se sont rencontrés lors des Auditions Générales du Quat'Sous. Issus de deux générations, situés à des étapes différentes dans leur relation à la création, ils ont lié leurs efforts pour travailler ensemble et séparément, en créant leur outil.

Cette compagnie est inspirée et guidée par le triangle rectangle de Pythagore, nommé selon le théorème $A^2 + B^2 = C^2$.

CHEMIN

L'envie d'écrire pour ne plus être compris.

Que faire lorsque vous ne supportez plus quelque chose que l'on ne peut pas affirmer ne pas supporter ?

La domestication d'une vie sage et sauvage.

Tigres emprisonnés.

Cela ne date pas d'hier :

« Les chiens aboient contre ce qu'ils ne connaissent pas ».

Héraclite d'Éphèse, VI^e siècle av. J.C.

Un mot dans un programme.

Avec la date de retombée.

Encore et toujours.

Année après année.

Bon.

Voilà.

Il faut trouver une solution maintenant !

Courage pour soi tout seul.

Marcher dans une ville froide et penser :

« si je tombais dans le coma, quel objet trouverais-je dans mon coma ? »
Tout est trop propre.

De plus en plus propre.

Étincelant.

L'ennui est étincelant.

Le mot comprendre est devenu propre.

Mort à la compréhension !

Guerre au crédible !

Guerre au crédible !

Rager, enrager contre la mort de la lumière.

Mot d'auteur pour un programme.

Envie d'avalier soleil et couleur rouge

Brûler comme un figuier

Pour rendre au ciel ce qu'il fut donné en lumière

Le reste le rendre à la terre.

Donnant – Donnant !

Héraclite est mort dévoré par les chiens !

Qui peut encore en dire autant ?

Qui oserait encore ?

Haïr le « j'aime beaucoup ce que vous faites ».

Chercher de toute ton espérance le suicide artistique.

Le chercher

Le trouver

Mordre dedans

Accrocher la corde au cou de la beauté

Et la tirer dans sa propre gorge

La défenestrer de l'intérieur !

Qui saura enfin sauter par la fenêtre en emportant la fenêtre dans sa propre chute ne laissant derrière soi que le vide profond de son être comme on laisse une marque dans le visage du soleil domestique ?

Notes, Wajdi Mouawad, 2008

« Ce n'est pas le froid de l'hiver ni le manque de lumière. Ce n'est pas même l'ombre de la mort qui rôde, encore moins la conscience d'une catastrophe. Il n'y a, d'ailleurs, pas même une conscience. Il n'y a rien. Une forme léthargique d'indifférence. C'est imperceptible. Il suffit de peu. Une déviation d'un degré et les choses perdent leur saveur. Pourquoi se lever s'il faut bien se recoucher et pourquoi manger si c'est pour avoir encore faim et recommencer à manger et sans cesse chuter d'un geste vers un autre, éternel ressassement. Ce n'est rien. Un frémissement. Quelqu'un. Cela pourrait être n'importe qui et c'est bien là la douleur. Et c'est comme pour tout le monde qui, se réveillant chaque matin et se regardant dans la glace, pense : « cela pourrait être n'importe qui ». Et la vie, comme une énigme, joyeuse ou malheureuse, la vie engluée dans un temps trop linéaire, comme une flèche. Cela pourrait être n'importe qui. Il pourrait s'appeler n'importe comment.

C'est ce que, du moins, il pense, lorsqu'on lui demande son prénom :

« Comment vous appelez-vous ? »

- Je m'appelle Harwan, mais ça n'a aucune importance et je pourrais bien m'appeler n'importe comment, comme n'importe qui. C'est comme ça. Ce n'est rien.

Harwan, un étudiant montréalais d'une trentaine d'années, sur le point de soutenir sa thèse, se retrouve, suite à une série d'évènements profondément banals, enfermé une nuit durant dans une des salles du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. La nuit sera longue. Elle durera plus de deux mille ans et l'entraînera, sans qu'il ne puisse s'en douter une seconde, au chevet de sa langue maternelle oubliée il y a longtemps sous les couches profondes de tout ce qu'il a de multiple en lui.

Je m'appelle Harwan ».

Wajdi Mouawad, Seuls

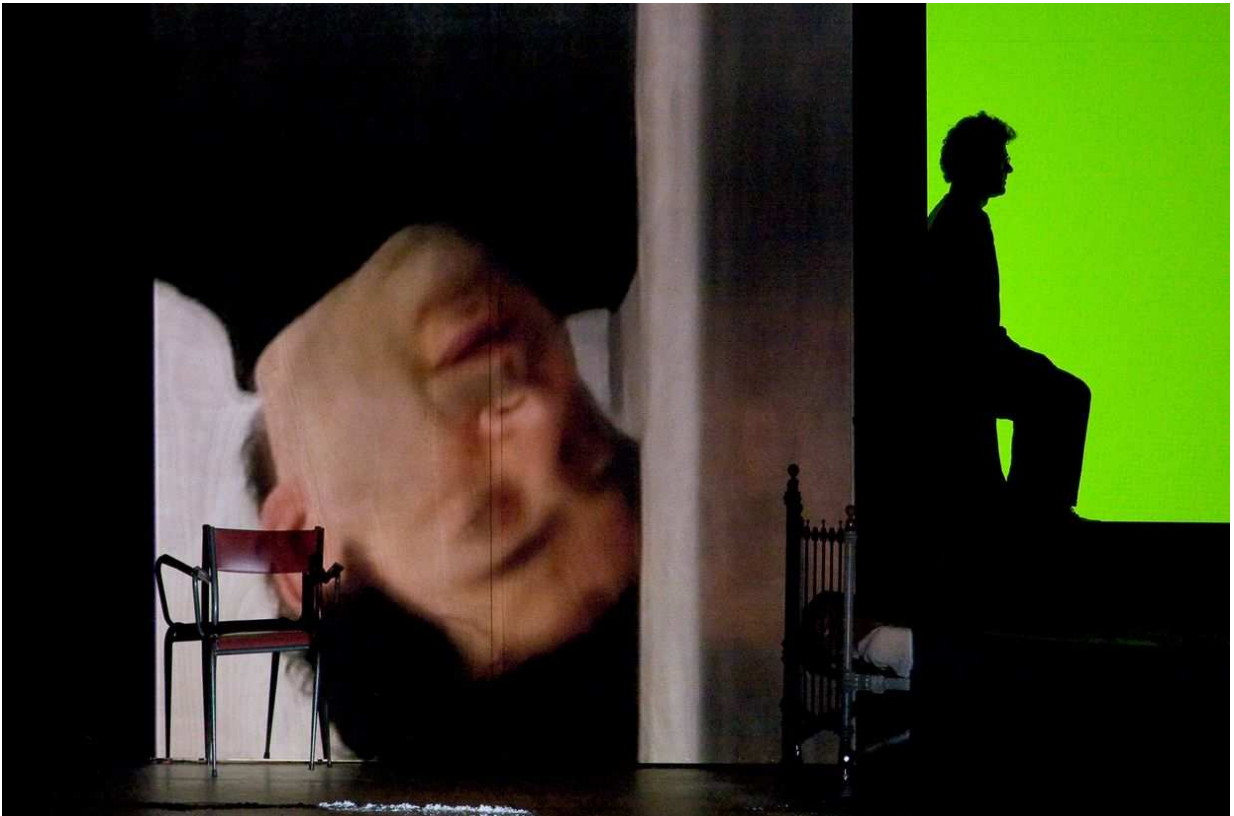


Photo : Thibaut Baron

ECHOS DE LA PRESSE

En éprouvant le lien père-fils, Wajdi Mouawad se met en jeu. Avec un impérieux besoin d'interroger son art.

Seul, Wajdi Mouawad le multiple l'est assurément lorsqu'il entre sur la scène, à pas comptés, en boxer, sans rien cacher de ses poignées d'amour, désarmé, ingénu. Il a le regard embué, comme s'il redoutait ce rendez-vous qu'il a pourtant personnellement voulu avec le public. Après tout, qu'avait-il à s'embringer dans l'épreuve du solo, à se remettre en jeu, corporellement et psychiquement, alors que tout semble lui réussir depuis quelques années ? Mouawad, c'est l'homme - à la fois auteur et metteur en scène - de *Littoral*, d'*Incendies* et de *Forêts* notamment, l'artisan d'un théâtre qui raconte le monde, le déploie, le déroule comme une fresque, celui qui fait danser sans honte aucune l'émotion et la fable, la vie des gens avec le tragique immémorial de la condition humaine. Alors que vient-il risquer, seul face à nous, alors qu'il en est à ce moment prospère et stratégique de son histoire, sinon de sa carrière, d'artiste ?

Justement, se dit-on, ce doit être à ce moment, et pas à un autre, qu'il faut se redire - ou retrouver - le mobile du crime, le pourquoi et le comment de son art, poser la langue et le geste, questionner la méthode. Se réarmer dans un acte guerrier ou poétique. A ce propos, on se rappelle tout récemment comment les chorégraphes Raimund Hoghe (*36, avenue Georges-Mandel*) et Joseph Nadj (*Paso doble*) s'étaient eux aussi jetés dans un combat singulier et poignant avec eux-mêmes.

Seul, donc ! Mais, ici, seuls au pluriel ! Et, tout compte fait, à voir comment la question du père et du fils éprouve le spectacle, le travaille, le tourne et le retourne, Wajdi Mouawad a raison de s'en remettre au pluriel - c'est-à-dire aussi à nous, dans la salle - plutôt qu'au singulier. De quoi sommes-nous les témoins ? De l'impossible lien qui rassemble autant qu'il sépare le fils et le père, le fils tantôt prodigue, tantôt soumis, le père qui dit oui, qui dit non. Envie de tuer, désir de renaître, soudainement, Wajdi Mouawad, peinturluré de la tête aux pieds, devenu méconnaissable, armé d'un long couteau, déchire la reproduction du *Retour du fils prodigue* de Rembrandt, avant de s'engouffrer dans la brèche. De là, il nous regarde sans dire un mot. Le temps cesse. Que voit-il depuis ces entrailles qu'il ne voyait pas auparavant ? L'art tout entier se consume sous nos yeux ; ils pourraient pleurer.

Artiste associé du Festival en 2009, Wajdi Mouawad, auteur et metteur en scène libano-qubécois, se dévoile au long d'un monologue inattendu.

C'est l'histoire d'un étudiant en sociologie de l'imaginaire qui ne parvient pas à conclure sa thèse de doctorat. Thème de ses 1 500 pages de travaux : l'espace comme cadre identitaire dans les solos de Robert Lepage...

Cet étudiant, traversé par l'angoisse de la création et confronté à l'impossibilité de la circonscrire, c'est bien sûr le double de Wajdi Mouawad.

Sa projection, telle qu'elle apparaît en vidéo sur la vitre de sa chambre d'étudiant... Le metteur en scène et auteur libano-qubécois se fait ici comédien au long d'un monologue de deux heures qui a toutes les apparences de l'autoportrait. Comme si Wajdi Mouawad venait se présenter, tel qu'en lui-même, au public du Festival d'Avignon, dont il sera l'an prochain l'artiste associé.

Inscrite dans le décor quasi monacal d'une chambre sans âme, cette conversation intime n'a pas la flamboyance scénographique des œuvres fleuves de l'écrivain (Littoral, Incendies, Forêts) mais elle en rassemble tous les thèmes majeurs, les obsessions lancinantes.

"Qui sommes nous?"

Au premier rang des questionnements de cet artiste sans frontières de 39 ans – né au Liban, il a grandi en France et au Québec, où il est notamment le directeur artistique du Théâtre français au Centre national des arts d'Ottawa –, survient l'identité.

« Qui sommes-nous et qui croyons-nous être ? » s'interroge Wajdi Mouawad, au début du spectacle, avant de renouveler l'interrogation en forme de conclusion non définitive...

« Quel artiste suis-je ? », semble-t il dire dans le même mouvement, tant *Seuls* apparaît comme une étape, une transition dans son parcours de création. Rendant un hommage appuyé à son « compatriote » Robert Lepage dont *La Face cachée de la lune* fut décisive dans sa vocation théâtrale, Mouawad témoigne des influences qui l'ont nourri.

De profondes angoisses

Il raconte la difficulté de se construire dans l'espace indéfini de cultures mêlées face à un père hanté par la mémoire d'une tragédie : la guerre du Liban.

Que transmettre lorsque votre trajectoire personnelle vous a fait grandir hors des cadres établis ? Après le récit biographique de la première partie du spectacle, traversé par un plaisant sens de l'autodérision, l'artiste laisse éclater de profondes angoisses.

Victime d'un accident vasculaire, l'étudiant en sociologie de l'imaginaire plonge brutalement dans une cécité absolue. Dans la métaphore du peintre qui se saisit de tubes de couleurs, transformant le plateau en un indescriptible champ de bataille barbouillé de toutes parts, Wajdi Mouawad exprime la vision cauchemardesque d'un artiste condamné à ne plus s'exprimer.

Au-delà du résultat, assez déconcertant, qui s'offre au spectateur, cette libération de la force créatrice ressemble à une forme d'exutoire. Annonceur des prochaines aventures artistiques que Mouwad prépare déjà pour l'an prochain à Avignon...

Bruno Bouvet, La Croix, 21 juillet 2008 à Avignon

CALENDRIER DES REPRESENTATIONS

LYON

Théâtre des Célestins

Grande Salle

8 représentations

Mercredi 9 février - 20h

Jeudi 10 février - 20h

Vendredi 11 février - 20h

Samedi 12 février - 20h

Dimanche 13 février - 16h

Mardi 15 février - 20h

Mercredi 16 février - 20h

Jeudi 17 février - 20h